

Le baiser sur la bouche

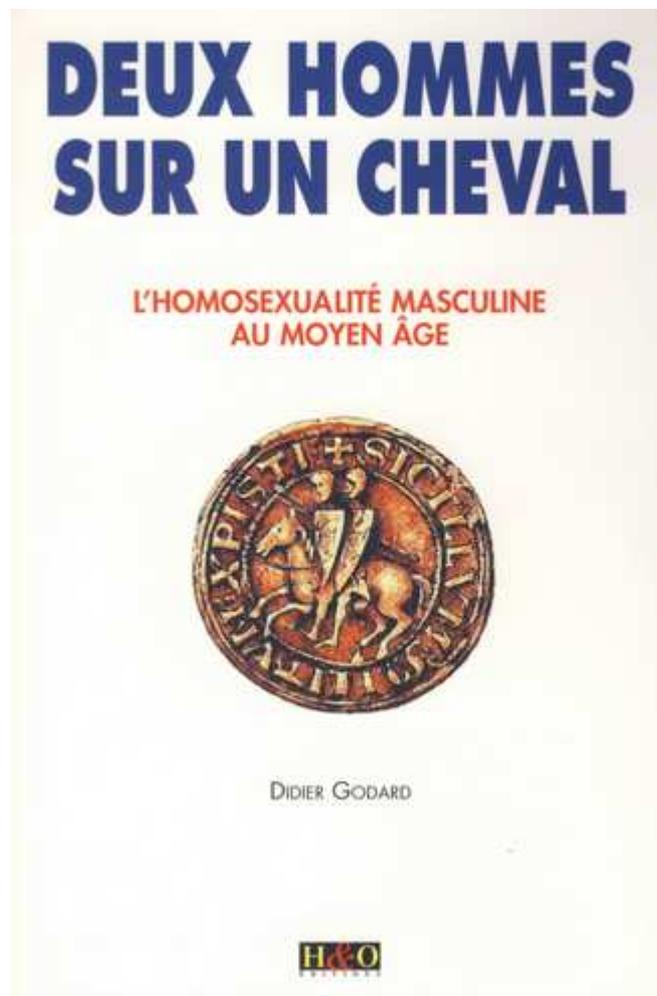
dans

« Deux hommes sur un cheval »

L'homosexualité masculine au Moyen Âge

par

Didier Godard



Éditions H&O, 2003, ISBN : 2845470665, (pp. 196 à 200)

Le baiser sur la bouche

Yannick Carré a mis en lumière l'importance dans la culture médiévale, jusqu'au XIIIe siècle, du baiser sur la bouche. Le thème n'avait jamais auparavant fait l'objet d'une étude exhaustive, ce qui traduit l'embarras des modernes devant un geste qui s'échangeait, le plus souvent, entre hommes. Cet embarras est d'autant plus grand qu'on a tout lieu de penser qu'il s'agissait d'un baiser appuyé –, « *pour donner un baiser il faut que les deux lèvres de chaque bouche se pressent l'une sur l'autre* », écrit Bernard de Clairvaux (1) –, parfois prolongé, répété, voire multiple – « *L'hôte le baise, il ne peut s'en rassasier* » (2) – « *compte tenu du caractère très sensitif du comportement médiéval, ceux qui échangeaient un baiser à cette époque s'y investissaient probablement plus que les "baiseurs" d'aujourd'hui.* » (3). La gêne des historiens provient évidemment de l'ambiguïté d'un geste qui, s'il avait au Moyen Âge de multiples significations sociales, juridiques, religieuses, n'en avait pas moins le sens, qu'il a gardé, d'un symbole de la relation amoureuse : dans l'échelle des récompenses de l'amour courtois, le baiser est le premier degré ; il scelle l'acceptation de la relation amoureuse, l'engagement des amants l'un envers l'autre ; il scellera de même l'acceptation de la relation féodo-vassalique et l'engagement du vassal envers le suzerain, étant précisé que c'est l'amour courtois qui s'inspire de la relation féodo-vassalique, et non l'inverse. Le baiser sur la bouche traduit, non seulement l'absence de gêne de nos ancêtres médiévaux à l'idée d'un rapport amoureux entre hommes, mais la valorisation, dans certains cas, d'un tel rapport.

Le baiser sur la bouche joue un rôle, au Moyen Âge, dans des contextes très divers. Il y a le baiser mystique, tel celui, assez étonnant, que l'abbé Rupert de Deutz échange en rêve avec le Christ : « *Comme j'étais entré avec hâte, j'ai saisi celui qu'aime mon âme, je l'ai retenu, je l'ai serré dans mes bras, longuement je l'ai embrassé sur la bouche. J'ai ressenti combien il approuvait ce geste d'amour, car, pendant le baisement, sa bouche s'ouvrait pour que je lui donne un baiser encore plus profond.* » (4) Il y a le baiser religieux, qu'échangeaient à la messe les fidèles, comme rite préparatoire à la communion, en signe d'union et de réconciliation. On ne s'étonnera pas que Clément d'Alexandrie s'en soit inquiété :

« *Le critère de la charité n'est pas le baiser mais les sentiments bienveillants. Les gens dont je parlais ne font entendre dans les assemblées que le bruit de leur baiser, sans avoir au-dedans d'eux l'amour lui-même. Bien plus, leur abus continu du baiser a suscité des soupçons déshonorants et des calomnies, alors que ce geste devrait être "mystique" – l'Apôtre l'a appelé "Saint" –, l'âme manifestant sa bienveillance par des lèvres chastes et closes, et c'est là surtout que l'on voit des sentiments affinés. Car il y a cet autre baiser, impur, plein de venin, imitateur de la sainteté. Ne savez-vous pas que les tarentules, si elles touchent seulement les lèvres, causent à l'homme des douleurs terrifiantes, et que des baisers inoculent souvent un poison de débauche ?* »

Les mises en garde du saint homme, qui emprunte pour la circonstance un exemple à un auteur païen – chez Xénophon, le baiser de la tarentule est comparé au charme des beaux garçons (5) – ne retiendront pas, on l'a vu, les preux chevaliers de s'embrasser abondamment : « *il le prit dans ses bras avec fougue et plus de cent fois lui baisa le menton* » (6). Le baiser exprime ici l'amour que se portent entre eux les chevaliers, de même que dans la cérémonie de l'hommage il symbolise l'amour qui unira désormais le seigneur et le vassal. Le baiser sur la bouche intervient encore dans d'autres contextes : rite d'accueil de celui qui arrive dans un monastère,

préalable à une négociation diplomatique, marque d'affection entre amis, entre parents, entre parents et enfants, entre adultes et enfants : Ainsi fait le seigneur de Paerne lorsqu'il accueille Lionel et Rohort, cousins de Lancelot, âgés d'environ douze ans :

« *Quand le seigneur de Paerne les voit,
il court les baiser et pleure d'émotion.* » (7)

Les auteurs germaniques des années 1160-1220, écrit un universitaire américain, ne faisaient aucune distinction entre les baisers d'amitié et les baisers de passion amoureuse, pas plus qu'ils ne distinguaient les baisers d'homme à homme et les baisers entre hommes et femmes. Cette conclusion vaut aussi bien pour d'autres régions d'Europe et sur une plus longue période. S'il faut la nuancer, c'est pour observer que les penseurs médiévaux distinguent tout de même les baisers entre hommes des baisers entre hommes et femmes, généralement pour proscrire ces derniers ou pour marquer une réticence à leur égard : la société féodale est une société masculine, dans laquelle dominent deux groupes masculins, ceux qui combattent et ceux qui prient ; le baiser étant un symbole d'appartenance à ces groupes, la femme, en principe, n'y a pas droit. En revanche, on peut souscrire à l'affirmation selon laquelle les hommes du Moyen Âge ne distinguent guère les baisers amoureux des baisers d'amitié, pas plus qu'ils ne distinguent précisément, dans le baiser d'hommage par exemple, entre l'affectif et le juridique : les deux niveaux sont inextricablement mêlés ; l'affectif irrigue et authentifie le juridique.

C'est à partir du XIII^e siècle que le baiser sur la bouche commence à se raréfier. Dans les contrats, dans les cérémonies de paix, il va se réduire de plus en plus à un pur formalisme juridique, perdant la forte signification affective qui était la sienne auparavant. De même, à partir de 1250 environ en Angleterre, 1300 en France, le baiser sur la bouche qu'échangeaient les fidèles à la messe va se voir de plus en plus supplanté par le baiser sur un ustensile ad hoc, « l'instrument de paix ». Parallèlement, « *l'amour viril qui régnait au sein de la noblesse des XII^e et XIII^e siècles, écrit Yannick Carré, devient minoritaire [...]. Aux XIV^e et XV^e siècles, un sentiment moins puissant remplace peu à peu "l'amour entre hommes" : l'amitié, prise dans son sens actuel. Entretemps, une autre forme d'amour concurrence, puis surclasse, l'amour chevaleresque : l'amour entre homme et femme.* » (8). Ces évolutions correspondent au déclin du féodalisme, à la montée d'un État centralisé, appuyé sur une Église plus dogmatique, plus intolérante. Elles coïncident avec l'intensification de la lutte contre les hérésies, avec le développement de l'antisémitisme, avec l'apparition d'une répression effective de la sorcellerie et de la sodomie. Yannick Carré y voit « *le recul de la concorde sociale et spirituelle vers laquelle a tendu la société médiévale en son cœur rayonnant, le XII^e siècle* » (9) ; il conclut que la période 1200-1330 « *se caractérise en résumé par une dégradation générale de l'harmonie spirituelle et sociale* » (10). Apparaissent les premières protestations paysannes, les premières émeutes urbaines, dans un contexte de crise économique. Bientôt viendront les guerres, les disettes, les grandes épidémies...

Si l'on suit Yannick Carré, et si l'on complète les éléments qu'il apporte, avec d'autres, sur l'homosexualité chevaleresque, par le travail de Boswell sur celle des clercs, on est amené à conclure que la société médiévale a connu une période d'épanouissement de l'homosexualité, qui correspond en quelque sorte à l'apogée de

cette civilisation, et qu'au rebours de ce que proclamera pendant des siècles le discours chrétien, c'est avec la montée de l'amour hétérosexuel qu'apparaissent les grands fléaux qui frapperont l'Occident pendant la période suivante...

Mais si l'hétérosexualité progresse, l'homosexualité n'en reste pas moins très présente ; car le corps de l'autre – de quelque sexe qu'il soit –, reste aisément accessible : accessible à la vue, accessible au toucher.

Notes :

1 - Yannick Carré, *Le baiser sur la bouche au Moyen Âge, Le Léopard d'Or*, 1992, op. cit., p. 357.

2 – Cité dans Carré, *ibid.*, p. 142.

3 – Cité dans Carré, *ibid.*, p. 25.

4 - Cité dans Carré, *ibid.*, p. 312.

5 - Citation de Clément et commentaire dans Carré, op. cit., p. 223.

6 - Cité dans Carré, *ibid.*, p. 134.

7 - Cité dans Carré, *ibid.*, p. 126.

8 - Cité dans Carré, *ibid.*, p. 148.

9 - Cité dans Carré, *ibid.*, p. 252.

10 - Cité dans Carré, *ibid.*, p. 335.